

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

La trajectoire d'Émile Guillaumin

Retourner le stigmat en emblème : une stratégie audacieuse mais inefficace

Agnès Roche

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2023, 11

pp. 32-50

ISSN: 2627-3446

Online

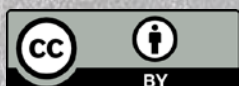
<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/2071>

Zitierweise

Roche, Agnès. 2023. „La trajectoire d'Émile Guillaumin. Retourner le stigmat en emblème : une stratégie audacieuse mais inefficace.“ *apropos [Perspektiven auf die Romania]* 11, 32-50.

doi: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.2071>

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Agnès Roche

La trajectoire d'Émile Guillaumin

**Retourner le stigmate en emblème : une stratégie
audacieuse mais inefficace**

Agnès Roche

est Professeure de sociologie à
l'Université Clermont Auvergne.
agnes.roche@uca.fr

Mots-clés

Paysan – littérature – écrivain paysan – stigmate – Allier

Émile Guillaumin est, en France, le premier paysan dont les œuvres sont publiées et largement diffusées. Il est, aujourd'hui encore, le plus connu, le plus cité des écrivains paysans. Sa trajectoire est bel et bien exceptionnelle.

Né à Ygrande (Allier) en 1873, Émile Guillaumin est fils d'ouvrier agricole. Il fréquente l'école jusqu'à treize ans, mais malgré son désir d'apprendre, il ne peut poursuivre ses études et devient paysan. Il écrit des poèmes dès son adolescence, publiés dans les journaux locaux, et un recueil de nouvelles chez un éditeur de la région. Il parvient, à force de ténacité et de patience, à publier chez Stock son premier roman, en 1904. *La vie d'un simple* lui confère une forte notoriété et il manque de peu le prix Goncourt. Cinq autres romans suivront jusqu'en 1914, puis après la Grande guerre, il se tourne vers les essais et le journalisme. Au total, Émile Guillaumin est l'auteur de sept romans, deux biographies, cinq essais, trois recueils de contes et nouvelles, un recueil de poésies, et plus de neuf cents articles¹. Toute sa vie, il parvient à mener de front activité d'écriture et travail de la terre jusqu'à sa mort, en 1951, dans son village natal².

Du côté des études littéraires, Émile Guillaumin est souvent présenté comme une exception. Dans le *Dictionnaire des écrivains de langue française*, sa notice indique qu'il « occupe dans la littérature rustique une place où, selon la formule de Maurice Genevoix, il est 'indispensable et seul' » (Beaumarchais, Couty, Rey 2001, 797). Mais si l'on s'intéresse aux ouvrages d'histoire, Guillaumin y fait figure d'informateur quasi incontournable sur les évolutions du monde rural au 20^e siècle.

¹ Voir dans la bibliographie la liste de ses œuvres.

² En dépit de l'oscillation de l'ouvrage entre populisme et misérabilisme, on pourra consulter, pour avoir plus de détails sur sa biographie, l'ouvrage de Mathé (1966).

Il est ainsi presque toujours cité dans les ouvrages d'histoire du monde rural, par exemple par Annie Moulin dans *Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours* (Moulin 1988), ou par Henri Mendras dans sa célèbre *Fin des paysans* (Mendras 1984), ou encore dans la volumineuse *Histoire de la France rurale* (Duby & Wallon 1976), et par Fabien Conord dans son ouvrage sur l'histoire du métayage (Conord 2018).

Écrivain-paysan mais aussi observateur du monde rural et informateur pour les intellectuels, cette dualité renvoie aux deux grandes périodes dans la vie d'Émile Guillaumin : une première période dans laquelle il tente de s'introduire dans le champ littéraire, et une seconde période au cours de laquelle il finit par mettre en œuvre une stratégie de repli.

Il n'est pas possible de traiter ici de toutes les questions passionnantes posées par la figure de Guillaumin³. Nous nous focaliserons sur les ressources mobilisées et les stratégies déployées par Émile Guillaumin pour s'introduire dans un champ littéraire caractérisé à la fin du 19^e siècle par sa fermeture aux classes populaires. Puis nous essaierons de comprendre comment, pour contourner cette fermeture du champ littéraire, il réoriente ses ressources et son image, se repliant alors vers une position de journaliste et d'informateur pour les intellectuels de son temps⁴.

1. « je ne suis qu'un pauvre homme de la campagne », ou comment retourner le stigmate (paysan) en emblème pour pénétrer le champ littéraire

Un champ littéraire fermé aux classes populaires

La littérature est une activité déterminée socialement, mais elle possède aussi « ses lois propres, ses enjeux spécifiques, ses principes de consécration » (Sapiro 2014, 24). L'étude de l'activité littéraire vue comme champ de force et champ de lutte⁵ invite à s'intéresser aux stratégies mises en œuvre par les écrivains pour entrer dans ce champ ou s'y maintenir.

Au moment où Émile Guillaumin tente de publier ses premiers textes, à la fin du 19^e siècle, le champ littéraire est particulièrement peu accessible aux classes populaires, tous les travaux de recherche s'accordent sur ce point.

Pour la période 1865-1905, Rémy Ponton estime à 6,2% la proportion d'écrivains d'origine populaire⁶, ce qui représente 38 individus sur un corpus de 616 écrivains (Ponton 1977, 35).

³ Pour aborder ces différentes questions, cf Lagrave 1983, Roche 2006.

⁴ Pour une étude sociologique de cette trajectoire originale, voir Roche 2006.

⁵ Le champ littéraire est « un champ de forces agissant sur tous ceux qui y entrent, et de manière différentielle selon la position qu'ils y occupent, en même temps qu'un champ de lutte de concurrence qui tendent à conserver ou à transformer ce champ de forces » (Bourdieu 1991, 4).

⁶ Le vocable « classes populaires » renvoie ici à diverses professions : « des agriculteurs (métayers modestes et petits propriétaires), des ouvriers, des gens "de métier" vivant modestement de leur salaire (maçon, bourrelier, cordonnier, menuisier, sabotier, coutelier) et des dénominations comme "garçon limonadier", "garçon de table", "marchand revendeur" » (Ponton 1977, 22).

Gisèle Sapiro, pour la période suivante (1940-1953), estime à 27% la part des écrivains issus des classes populaires et de la petite bourgeoisie. Si l'on constate bien une augmentation de la part des classes populaires et moyennes, il faut souligner qu'elle est due à la proportion croissante des membres originaires de la petite bourgeoisie, les classes populaires (ouvriers et paysans) demeurant en réalité très peu représentées (Sapiro 1999, 707).

On doit souligner néanmoins que la littérature régionaliste offre une chance bien supérieure de succès aux membres des classes populaires. Anne-Marie Thiesse estime à 24% les écrivains d'origine populaire (dont 14% de paysans) parmi les régionalistes (Thiesse 1991, 52)⁷. Mais la littérature régionaliste est bien souvent « une activité de repli » (Ponton 1977, 97), après une relégation vécue, et dans la hiérarchie des positions, le régionalisme est un genre à la légitimité faible. En effet, comme l'a magistralement montré Anne-Marie Thiesse, si le régionalisme est bien une catégorie constituée dans le champ littéraire dès les années 1900, avec de nombreuses publications et des succès dans le public, la valorisation du régionalisme s'effectue toujours par référence à des critères qui ne sont pas d'ordre esthétique mais idéologique. (Thiesse 1991, 100)

Si l'on porte le regard sur le champ littéraire dans son ensemble et que l'on tente de préciser ce que l'on entend par « classes populaires », on voit clairement qu'au sein de cette catégorie, les paysans sont particulièrement peu nombreux : 9 des 616 écrivains étudiés par Rémy Ponton ont un père paysan, soit 1,5%⁸. Et Émile Guillaumin figure parmi ces 9 miraculés. On voit donc clairement à quel point le recrutement social des écrivains à la fin du 19^e siècle est un recrutement élitiste : on ne trouve que peu de membres des classes populaires, et quasiment aucun paysan.

Dès lors, pour les rares individus qui ne détiennent ni capital économique, ni capital culturel, ni capital social, accéder au champ littéraire relève d'un défi quasi insurmontable. Ceux qui réussissent ce pari extravagant doivent bien avoir des caractéristiques singulières, des ressources particulières qui vont leur permettre de sortir de leur condition. On essaiera ici de comprendre à quelles conditions la force des déterminations sociales agissant sur la dépossession culturelle peut être entamée.

Un dominé clivé et ambitieux

L'étude détaillée des origines de Guillaumin montre un écart de position sociale entre lignées maternelle et paternelle, écart qui va produire des effets très opérants.

Le père d'Émile, Gilbert Guillaumin, né en 1844, est issu d'un milieu très pauvre. Son père Louis (né en 1821) travaille la terre comme ouvrier agricole, et parvient avec les années et à force de travail à acquérir un lopin de quatre hectares, et se

⁷ Sur un corpus de 290 écrivains nés entre 1830 et 1905.

⁸ Ces 9 écrivains d'origine paysanne sont : Anatole Baju, Paul-Charles Bilhaud, Marc Bonnefoy, Hippolyte Buffenoir, François Fabie, Arsène Houssaye, Émile Moselly, Jean Rameau, et Émile Guillaumin (Ponton 1977).

fait bâtir une maison. Mais ces quatre hectares ne suffisent pas à nourrir la famille, et quand Gilbert arrive à l'âge adulte et se marie avec Anne-Louise Manière, il part travailler comme ouvrier agricole chez son beau-père, signe d'une domination forte.

Du côté maternel, chez les Manière, les conditions d'existence sont bien plus favorables. Les parents d'Anne-Louise, Jean et Jeanne, ont pris un domaine en fermage en 1853, à Ygrande. Ils cultivent 40 hectares, loués à une rentière de Moulins, avec qui ils entretiennent de bonnes relations. C'est sur ce domaine côté maternel qu'est né Émile en 1873. La famille Manière se singularise à bien des égards des paysans moyens de leur village. Ouverts aux idées nouvelles, ils lisent et écrivent couramment⁹, et sont même abonnés au *Courrier de l'Allier*, alors que dans l'Allier, en 1881, la moitié de la population ne sait ni lire ni écrire (Prost 1968, Touret 1974). Jeanne, la grand-mère maternelle d'Émile, est décrite comme une femme respectée, raffinée et ayant la prestance d'une dame. Émile est très proche de ses grands-parents, qui participent largement à son éducation. Lorsque Émile entre à l'école en 1880, il sait déjà lire : son grand-père lui a appris. Ce qui aujourd'hui est un cas relativement fréquent dans les classes supérieures était d'une très grande originalité en 1880 dans un milieu paysan. Émile est un élève studieux, passionné par ce qu'il apprend à l'école. Premier de la classe, il est cependant timide, et souvent seul. Lorsqu'il passe le certificat d'études en 1886, il est reçu premier du canton, indice d'un niveau scolaire largement supérieur à la moyenne. Fortement socialisé à la lecture par ses grands-parents, il fait souvent la lecture du journal le soir, à sa famille, au coin du feu. L'année de son certificat d'études, dans le journal de son grand-père, *Le Courrier de l'Allier*, il est frappé par la lecture de *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti, en feuilleton. Très ému par le roman de Loti, qui décrit les souffrances des marins qui pêchent la morue au large de l'Islande, il se met à dévorer tous les livres qu'il peut trouver : à la bibliothèque de l'école, que lui ouvre l'instituteur, à la bibliothèque d'Ygrande, et à la société de lecture du village, fondée par les « rouges » en 1874. Bon élève, féru de lectures, Émile est encouragé par son instituteur, qui recommande à ses parents de lui faire poursuivre ses études. Disposant de quelques économies, ils proposent alors à leur fils unique d'aller en pension. Émile refuse finalement, et dans ce refus, on peut sans doute discerner les tourments auxquels font face les individus des classes populaires qui aspirent à s'élever.

D'un côté, l'aspiration au changement de condition sociale (que permettrait la poursuite d'études) est encouragée par la lignée maternelle (sa mère, sa grand-mère et son grand-père), d'autant plus qu'il peine sans doute à s'inscrire comme il est attendu d'un fils de paysan dans l'univers masculin. Il se perçoit d'ailleurs comme peu habile : « maladresse congénitale pour ce qui ressortait de l'adresse des membres et de maintes besognes pratiques » (Lettre à Henri Laville, 1950 in Mathé 1969, 285), et rencontre sans doute des difficultés à trouver sa place dans l'univers viril. Maladresse et timidité le poussent du côté de l'univers féminin, du

⁹ Dans l'Allier, les taux de scolarisation et d'instruction des conscrits sont faibles : en 1835, seuls 12 à 25% des conscrits savent lire, contre 62 à 75% dans la Côte d'Or (Prost 1968).

côté de la lecture, perçue dans les classes populaires et particulièrement dans le milieu rural, comme une activité féminine (Hoggart 1970). Mais d'un autre côté, il est inscrit dans une lignée paysanne, et son père aspire à sortir de sa condition de « gendre » et gagner son indépendance en accédant au statut de petit propriétaire exploitant. C'est, d'une certaine façon, le renoncement d'Émile aux études qui permet au père de se libérer de la tutelle des beaux-parents et d'accéder à une place sociale décente.

Le conflit pointé ici entre le côté paternel (pauvre, presque illettré) et le côté maternel (plus aisé, ouvert à la culture, lettré), est peut-être producteur d'effets à plus long terme : une tension demeurera, jamais véritablement résolue, entre le monde de la terre, univers viril des choses matérielles, dominé par le masculin, et le monde de la culture, des livres, des mots, de l'intérieur, dominé par le féminin.

À l'âge de 13 ans, le destin du jeune homme est scellé : il demeurera à la terre, avec ses parents. Toucheur de bœufs, il garde également les cochons. Mais il cherche à maintenir un lien avec le monde intellectuel. Ainsi, ses moments de liberté sont consacrés à la lecture : il lit tout ce qu'il peut trouver dans les bibliothèques de la commune. Certains auteurs semblent l'avoir particulièrement marqué¹⁰ : Lamartine (incarnation du lyrisme romantique), François Coppée (poète du quotidien et des petites gens, mis en scène dans son recueil *Les humbles*, paru en 1872), Pierre Loti (essentiellement son roman *Pêcheurs d'Islande* évoqué précédemment, qui dépeint la douloureuse condition des pêcheurs de morue au large de l'Islande), Victor Hugo (poète célébré par l'institution scolaire à la fin du 19e, auteur des *Misérables*). Ces auteurs, au-delà de leurs différences évidentes, renvoient peut-être, dans l'univers du jeune Émile, à l'empathie pour les humbles et les faibles, et une certaine fascination pour la solitude résistante (Roche 2006, 31).

Ce goût pour la lecture ne manque pas de le mettre en porte à faux avec son milieu, et surtout avec son père : « ma mère, bonne et tendre, ainsi que mon grand-père, m'encourageaient volontiers et prenaient ma défense quand la colère paternelle était trop vive » (Lettre à Henri Laville, 1950 in Mathé 1966, 53). Grand lecteur de romans et de poésie, le jeune Émile commence à écrire ses premiers vers probablement vers 1891, il a 18 ans¹¹. Plein de bonne volonté, il veut apprendre, s'améliorer, et achète par correspondance un traité de versification et un dictionnaire de rime. Le rythme d'écriture s'accélère, et il remplit trois cahiers de l'été 1893 à l'été 1894. Il tente de faire lire ses textes à sa famille, mais l'expérience n'est guère concluante : ses proches ont du mal à comprendre que les paysans puissent être des objets littéraires dignes d'intérêt. Pour les lecteurs de milieu populaire, il est évident que leur vie ne peut pas être objet d'un livre (Thiesse 1984, 49).

¹⁰ Cahiers d'Émile Guillaumin, conservés aux Archives départementales de l'Allier.

¹¹ Ses premiers poèmes sont conservés dans des cahiers, aux Archives départementales de l'Allier (AD Allier 47 J 199).

Solliciter humblement des acteurs locaux

Incompris dans le cadre familial, le jeune homme cherche des soutiens parmi ceux qui sont les plus susceptibles d'accueillir sa production littéraire : les directeurs de revues locales. Sa première requête est adressée au directeur d'une revue littéraire bimensuelle, la *Quinzaine Bourbonnaise*, Marcellin Crépin-Leblond, qui est également directeur du quotidien *Le Courrier de l'Allier*, et éditeur. La façon dont il se présente à cet homme important mérite qu'on y prête attention. Dès cette première sollicitation, une stratégie est à l'œuvre : se présenter comme un dominé, afin d'émouvoir ses interlocuteurs. Il se présente ainsi :

ce n'est pas un rhétoricien qui vous écrit, et c'est là une circonstance atténuante en ma faveur. Je ne suis qu'un pauvre homme de la campagne, un travailleur des champs, n'ayant comme instruction que quelques années d'école de village. (Lettre à Marcellin Crépin-Leblond, 17 décembre 1893, AD Allier 47 J 199)

Le directeur de la revue, qui jouera un rôle clé dans le démarrage de la carrière de Guillaumin, n'hésite pas à souligner que les écrits du jeune homme sont médiocres : « atteintes aux règles de la prosodie », « formules à faire pleurer ». Mais il accepte de publier quelques poèmes, une fois les fautes corrigées cependant, car souligne-t-il « on sentait une âme derrière ces mètres boiteux » (Marcellin Crépin-Leblond, « présentation des Dialogues Bourbonnais », dans la *Quinzaine bouronnaise*, volume 8, 1899). Le jeune homme est donc sévèrement corrigé, mais il va être publié, et c'est pour lui l'essentiel. Et il peut dès lors constater que cette stratégie du dominé se présentant humblement fonctionne très bien. D'autant plus que la présentation physique colle bien au personnage tel qu'il se présente à l'écrit. Ainsi l'éditeur peut-il décrire un « un grand garçon timide, gauche, imberbe, avec sa blouse » en bousson » sur le bras, embarrassé de son feutre campagnard » (*ibid*).

La timidité et la gaucherie de Guillaumin constituent, pour les premiers interlocuteurs lettrés qu'il sollicite, non des handicaps mais des caractéristiques touchantes et originales. Le poète paysan devient une sorte de curiosité locale. Et cette stratégie de mise en avant de sa position dominée (« je ne suis qu'un pauvre paysan ») va devenir un leitmotiv dans la présentation de soi d'Émile Guillaumin. Il s'agit là du premier élément de présentation.

Mais un second argument va se mettre en place dans les années qui suivent, car la mise en avant de la domination ne suffit évidemment pas à assurer une carrière littéraire. Pour cerner cet argument, il nous faut regarder le contenu des textes écrits par Guillaumin dans ses années de jeunesse.

Parler au nom des paysans

A partir de 1894, Guillaumin publie des récits de la vie militaire (il est au service militaire entre 1894 et 1897), des poèmes, et des nouvelles, qui sont des scènes de la vie paysanne (seize au total, dont deux excèdent les vingt pages). Très exceptionnellement drôles ou positives, elles sont pour la plupart sombres voire tragiques. La vie quotidienne des paysannes et des paysans est rude, tel est le message asséné. Il manifeste une compassion forte pour ses frères et sœurs d'infortune, celles et ceux qui travaillent la terre. Dans ses premières productions

écrites, Guillaumin parle de ce qu'il connaît, de ce qu'il observe au quotidien, dans un style réaliste. Provincial issu d'une famille paysanne, doté d'une instruction primaire, on imagine mal quel autre choix esthétique il aurait pu faire.

Parmi les thématiques présentes dans ses premiers textes, il en est une qui sera évoquée de façon réitérée tout au long de sa vie : l'accession à la culture, qui produit pour les déclassés comme lui, plaisirs mais aussi lucidité et donc souffrances. Dans une lettre à un ami proche, il revient sur ses jeunes années, et les souffrances endurées :

je broie souvent du noir... Il fut même une époque où cette occupation sinistre m'était familière, où la chose revenait presque quotidiennement. C'était avant *La vie d'un simple*, quand j'étais tout à fait ignoré ; quand je sentais s'accuser la différence des conceptions entre mes parents, entre tous ceux qui m'entouraient et moi-même ; quand j'avais nettement conscience de l'impossibilité d'être un simple paysan comme eux, avec des idées très simples ne dépassant pas les préoccupations de chaque jour inhérentes au métier ; quand il me semblait bien avoir quelque chose à dire que sans doute je ne dirais jamais ou que je ne parviendrais jamais à faire entendre... Ne pas être en sympathie avec son milieu, c'est atroce, je vous jure... Et j'ai connu les pires tristesses, les pires détresses morales et j'ai envisagé les pires hypothèses. (Lettre à Raphaël Périé, sans date, probablement fin 1910-début 1911, A.D. Allier 47 J 199)

Insatisfaction et frustration, on le voit, engendrent chez le jeune homme une distance critique, parfois teintée d'amertume, envers les siens. Et pourtant, il ne peut par ailleurs se départir de ce monde dont il est issu, qu'il décrit abondamment et avec attendrissement. Les vieillards usés, les enfants qui travaillent au-dessus de leur force, les femmes qui attendent le retour du fils parti au service militaire, ou pleurent l'enfant mort, les jeunes paysans trop pauvres pour épouser selon leur inclination, tout cet univers des humbles est pour lui digne d'attentions, de respect et de compassion. Cette ambivalence, faite de compassion et de distance critique, est bien lourde à porter pour Guillaumin, comme pour les entre-deux sociaux. Elle trouve une résolution quand il prend conscience que les paysans sont oubliés de la littérature. Il constate en effet que la plupart des feuilletons des journaux, des imprimés et romans de son époque mettent en scène des bourgeois, et lorsque des paysans sont décrits, c'est depuis le château. Le jeune homme dénonce cette situation comme une injustice. Et il va être ainsi amené à corriger cette injustice en se constituant porte-parole de la paysannerie. Cette mission va lui permettre de s'éloigner, via la littérature, d'une paysannerie avec laquelle il n'est plus vraiment en harmonie, tout en restant à ses côtés. Tous ses textes publiés parlent de la condition paysanne.

M. Crépin-Leblond est un personnage qui joue un rôle important dans la trajectoire de Guillaumin : il est son premier allié sur le long et difficile chemin de la reconnaissance littéraire. Il publie Guillaumin dans sa revue, la *Quinzaine bourbonnaise*, et dans son quotidien, *Le Courrier de l'Allier*, puis accepte une publication en volume qui paraît en 1899 sous le titre *Dialogues bourbonnais*, tirée à 500 exemplaires. Il s'agit, selon l'éditeur dans sa présentation, de « courtes scènes où l'on voit se mouvoir avec leurs gestes familiers, où l'on entend leur langage très bourbonnais nos villageois de par ici » (Marcellin Crépin-Leblond, « présentation des Dialogues Bourbonnais », dans la *Quinzaine bourbonnaise*, volume 8, 1899). Les

scènes décrites par Guillaumin montrent la dureté de la vie paysanne. Elles sont souvent drôles, car Guillaumin pointe les travers de ses compatriotes avec une ironie sous-jacente, ce qui a pour effet de parfois ridiculiser les personnages croqués. Deux ans plus tard, alors même que les *Dialogues bourbonnais* n'ont pas rencontré le succès escompté, l'éditeur accepte de publier *Tableaux champêtres. Scènes de la vie rurale en Bourbonnais à la fin du XIX^e siècle*. Guillaumin y décrit la vie quotidienne des paysans, au fil des saisons. L'ironie présente dans les *Dialogues bourbonnais* a été gommée pour laisser place à un récit réaliste et précis, sans idéalisation. La narration se veut au plus près du réel, respectueuse du monde paysan, dont la noblesse est mise en avant.

Dans ses récits, Guillaumin se fait ainsi justicier d'une classe sociale dépréciée et dominée, dont l'utilité sociale est pourtant évidente. Il dit ressentir « de l'amertume » face au mépris général dont est victime le travail du paysan, et réclame la reconnaissance et la considération. (Guillaumin 1901, 112)

Guillaumin se positionne également ici contre les intellectuels, qui n'ont rien compris à la douleur paysanne. S'ils n'ont rien compris, c'est bien parce qu'ils ne connaissent pas les problèmes quotidiens des ruraux :

tels grands esprits –artistes ou sociologues- gémissent avec ostentation sur ce fait que les provinces, en renonçant aux coutumes locales, perdent leur caractère propre, tendent vers une uniformité plate et sans intérêt. Des fortunés à peu près tous, ces outranciers de la conservation, qui ne repoussent nullement pour leur compte les nouveautés de l'heure... Or il est parfaitement illogique –égoïste aussi- de prétendre à maintenir les moins favorisés dans l'observance fidèle des mœurs ancestrales quand l'on s'abstient de prêcher l'exemple. (...) Qu'importent faits et traditions d'hier si, de l'acquis d'aujourd'hui, résulte pour la paysannerie laborieuse une atténuation de misère et de souffrances, une plus grande somme de satisfactions. (Guillaumin 1901, 209)

Dans ces *Tableaux champêtres*, Guillaumin, qui a alors 28 ans, s'est fait chroniqueur des campagnes, essayant de promouvoir une vision des paysans qui diverge de celles des dominants. Mais l'ouvrage est cantonné à un succès local. Or Guillaumin vise plus haut. Il a envie d'être entendu et reconnu.

Frapper aux bonnes portes : la gauche dreyfusarde

Après ces deux premières publications locales, Guillaumin ambitionne des publications et une notoriété nationales. Il tente d'émouvoir ses interlocuteurs comme il l'a fait avec M. Crépin-Leblond. Ainsi s'adresse-t-il en ces termes à Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, une revue à succès, en 1899 :

Étant donné l'insuffisance de mon instruction –cinq années d'école primaire seulement- le résultat auquel je suis arrivé est relativement important, puisque tous les journaux locaux, sans distinction de parti, me sont ouverts. Ils sont enchantés de publier mes articles ; seulement, ces articles, ils n'ont pas de ressources suffisantes pour les rémunérer... Voilà pourquoi, blasé sur cette gloire locale, vraiment par trop platonique, je voudrais savoir si j'ai nul espoir d'être accepté jamais par un journal parisien qui me paie. (...) Voilà le problème. Parti de rien, je suis arrivé à une petite notoriété régionale... Faut-il ne rien espérer de plus ? Ma plume est-elle impuissante à me rapporter un seul morceau de pain ? Dites-le moi crûment, je vous en prie. J'ai vingt-six ans ; la vie du pauvre a ses nécessités, et à cet âge-là, il faut choisir la voie à suivre. Je m'efforcerai donc de ne plus songer qu'à mon travail de paysan. Je tâcherai d'abandonner tout à fait la littérature. Si le contraire vous semble

possible, donnez-moi quelques avis, quelques conseils ; aidez-moi dans la mesure de vos moyens. (Lettre à Adolphe Brisson, 5 novembre 1899, in Mathé 1969, 37)

Mais sans doute vise-t-il trop haut, et la lettre reste sans réponse. Guillaumin va alors se tourner vers des interlocuteurs plus engagés politiquement, qui seront peut-être plus à même d'être intrigués, si ce n'est séduits par sa démarche. Il contacte ainsi Charles Guieysse¹², le directeur de la revue dreyfusarde *Pages Libres* (revue qu'il a découverte par l'intermédiaire d'un ami économe à l'École normale de Moulins) :

Je suis un paysan avec l'âme d'un intellectuel et l'espèce en est rare, je vous l'affirme. Mes études se sont bornées à la fréquentation de l'école primaire de mon village, de 7 à 12 ans, et c'est seul que je me suis peu à peu, au hasard de mes lectures, développé le cerveau, appris à observer et à penser.

Comme vous, j'avais fait ce beau rêve de faire sortir les ruraux de l'apathique inconscience où ils s'immobilisent, mais je crois bien que la chose est quasi-impossible. Pour ma part, je suis appelé à être toujours un original, un incompris. Pourtant je me suis acquis dans ma province une petite réputation littéraire. On m'appelle l'écrivain-paysan, mais ce sont seulement les lettrés, des bourgeois, qui m'apprécient un peu ; le peuple ne voit rien en moi que le paysan, et on est plutôt disposé à me railler parce que je passe mes loisirs à travailler solitairement et d'un travail qui ne rapporte rien. (Lettre de juillet 1901, publiée in Mathé 1969, 44)

Guillaumin explicite ici sa position ambiguë d'entre-deux : il n'est ni un véritable écrivain car la reconnaissance littéraire nationale lui fait défaut, ni tout à fait paysan car il est perçu comme un original dans son milieu d'origine. Ce que brigue donc Guillaumin, c'est une reconnaissance à l'échelon national. Pour cela, il propose là encore de se faire porte-parole de la paysannerie, en écrivant « la vie des paysans racontée par un des leurs » (*ibid.*). Dans cette lettre, il s'adresse donc fort opportunément au directeur d'une revue de gauche, ouverte aux jeunes talents, et lui propose des textes portant sur le peuple des campagnes, écrit par l'un des leurs. Il s'agit bien là d'une stratégie très habile, et cette tentative est réussie : Charles Guieysse répond très chaleureusement à Guillaumin et publie ses articles entre 1902 et 1907. La revue édite même un opuscule de Guillaumin intitulé « En Bourbonnais », sur la condition des paysans¹³. Pour la première fois, il accède à une revue nationale. Et Guieysse va aider Guillaumin à trouver d'autres sympathisants à sa cause. Il lui conseille notamment d'écrire et d'envoyer ses publications à Eugène Fournière¹⁴. Journaliste, militant socialiste, Fournière est en 1901 député. Il répond chaleureusement à Guillaumin, lui confie même qu'il a « dévoré » ses

¹² *Pages Libres* est une revue hebdomadaire dreyfusarde, fondée en janvier 1901. La revue est vendue uniquement sur abonnements. Ses lecteurs sont essentiellement des enseignants, mais aussi des bourgeois, des employés, des ouvriers et des paysans. Charles Guieysse, son directeur, est dreyfusard. Militant socialiste convaincu, il est aussi secrétaire général de la société des universités populaires. Cf Pennetier 1964-1997.

¹³ « En Bourbonnais », Paris : Edition de *Pages Libres*, 1902, 36 pages.

¹⁴ Eugène Fournière (1857-1914) est journaliste, militant socialiste, député de l'Aisne entre 1898 et 1902. Le soutien constant de Fournière à Guillaumin trouve peut-être une origine dans une proximité sociale et culturelle : comme Guillaumin, Fournière est d'origine modeste, quitte l'école à l'âge de onze ans, et accède à la culture par la voie de l'autodidaxie. Cf Pennetier 1964-1997.

deux livres, et lui suggère d'autres contacts, et il sera dans les années suivantes un appui fidèle.

Guillaumin se trouve dans une situation doublement dominée : paysan aspirant à entrer dans un champ littéraire quasi-totalement composé de bourgeois, et provincial dans un monde littéraire où tout se joue à Paris. Il s'adresse alors à des individus susceptibles de regarder sa marginalité avec empathie, qui par leurs caractéristiques vont être plus ouverts à des écrivains socialement dominés : des militants, des journalistes, des écrivains, tous socialistes ou dreyfusards.

L'autre ressource mobilisée par Guillaumin, c'est le réseau local. Il écrit abondamment dans les années du tournant du siècle aux directeurs de journaux locaux, aux écrivains de sa région un peu connus (Charles-Louis Philippe et Valéry Larbaud notamment). Du côté de la presse quotidienne régionale, outre ses collaborations régulières au *Courrier de l'Allier*¹⁵, dirigé par Crépin-Leblond, il contacte le directeur de *L'Indépendant de l'Allier*¹⁶, puis celui du *Radical de l'Allier*¹⁷, qui accepte « de temps à autre des chroniques agricoles ou littéraires »¹⁸. Guillaumin opère un choix clair dans ces contacts : il s'adresse exclusivement aux journaux de gauche¹⁹.

Il sollicite également les revues littéraires régionales, qui foisonnent au tournant du siècle. *La Revue du Berry* accepte quelques poèmes et nouvelles²⁰, tout comme *La Revue forézienne*²¹. Dans cette première décennie du 20^e siècle, le régionalisme est bien constitué comme catégorie dans le champ littéraire, contestation de la centralisation littéraire, mais aussi « volonté de dire les provinces, les particularismes, le monde rural, la vie populaire, le paysage » (Thiesse 1991, 11), et Guillaumin s'adresse assez logiquement aux revues qui participent à cette effervescence régionaliste.

Chaque fois que Guillaumin écrit à un journaliste, un directeur de revue ou un écrivain, il brandit son stigmate et se présente comme paysan. Le militant de gauche, l'intellectuel ainsi sollicités se montrent souvent intéressés par cette singularité.

On doit également souligner que dans les premières années du siècle, Guillaumin abandonne la poésie, genre exigeant où la réussite est encore plus improbable pour ceux qui ne détiennent pas les codes. Il avait bien tenté de participer à un concours de poésie, organisé par la *Revue Littéraire de Toulouse*, mais sans succès²².

¹⁵ *Le Courrier de l'Allier* est créé en 1831. Alfred-Hippolyte Crépin-Leblond achète le journal en 1861. Il est bonapartiste jusqu'en 1891, date à laquelle il se rallie à la République. Il laisse la succession à son fils Marcellin en 1893. Le petit-fils, Jean, prend la succession en 1927, de l'imprimerie, du journal et de la maison d'édition (Viple 1967).

¹⁶ *L'Indépendant de l'Allier* est un quotidien radical puis socialisant, qui paraît entre 1881 et 1902 (Viple 1967).

¹⁷ *Le Radical de l'Allier* est l'organe quasi officiel du Parti Radical. Il paraît entre 1900 et 1908 (Viple 1967).

¹⁸ Comme le précise une lettre de ce journal (28 octobre 1900) à Guillaumin (A.D. Allier 47 J 200).

¹⁹ Les quotidiens conservateurs (*Le Centre* et *La démocratie du centre*, de tendance modérée, *le Messager-mémorial de l'Allier*, monarchiste) ne sont pas sollicités.

²⁰ Comme le signifie A. Mellottée, directeur de *La Revue du Berry*, à Émile Guillaumin, dans une lettre du 26 novembre 1902 (A.D. Allier 47 J 200).

²¹ Cette revue stéphanoise paraît entre 1898 et 1906. En 1901, elle compte 600 abonnés.

²² Il obtient le neuvième prix.

Guillaumin n'est d'ailleurs pas dupe de son inexpérience, et il sait faire preuve d'autodérision, comme ici dans une lettre (28 décembre 1902) à son ami Georges Bodard : « ils ont, mes vers, la légèreté de cet oiseau qui s'appelle le bœuf ! » (Mathé 1966, 130). Ses mésaventures en poésie renvoient à l'assignation dont sont l'objet les écrivains de milieu populaire. Comme le souligne Anne-Marie Thiesse dans son ouvrage sur les régionalistes, les écrivains issus de la paysannerie sont « condamnés à des thèmes et une écriture spécifique » (Thiesse 1991, 69) : ils décrivent, en prose et non en vers, dans un style dépouillé, la ruralité. La poésie est encore à la fin du 19^e un genre dominant, dont les auteurs sont presque toujours des individus issus des classes supérieures. Guillaumin, en renonçant à la poésie, accepte cette assignation, et fait ainsi preuve d'un réalisme certain. Il ressemble également sur ce point à nombre d'écrivains régionalistes, dont les carrières ont débuté par la poésie puis ont été réorientées vers le roman.

Les *Tableaux champêtres*, à leur sortie, vont bénéficier d'une réception critique limitée mais plutôt favorable²³. Dans ces premières critiques nationales, une récurrence est particulièrement notable : tous les articles critiques mentionnent l'identité paysanne de Guillaumin. De même, dans les échanges épistolaires qu'il entretient à cette époque²⁴, il faut souligner que c'est l'identité paysanne de Guillaumin qui provoque l'intérêt et la sympathie. Pierre Loti, tant admiré par Guillaumin lui signifie que c'est bien son identité de paysan qui le distingue : « c'est parce que vous vous dites 'un paysan' que j'ai lu votre livre, et que je viens vous en adresser mon compliment ». Mais on peut noter au passage le ton plus que condescendant de Loti dans une lettre (23 septembre 1902) adressée à Guillaumin : « j'ai trouvé facile et joli le style de vos scènes de campagne » (A.D. Allier 47 J 192). Cet hommage empoisonné incarne parfaitement le piège dans lequel Guillaumin s'est enfermé : on lui reconnaît certes la légitimité à parler des paysans (puisque'il est un des leurs) mais il ne peut être un grand écrivain, justement parce qu'il n'est qu'un paysan. Guillaumin fait profession de son stigmate (Goffman 1975), mais si l'exhibition de sa singularité lui procure des bénéfices, dans le même temps elle le coupe d'une pleine et entière reconnaissance littéraire. Certains de ses correspondants sont des « autres compatissants » : des écrivains, journalistes, intellectuels originaires de milieux populaires, ou provinciaux, qui partagent donc le stigmate au moins en partie, ou qui ne le partagent pas mais font alliance pour des raisons politiques avec les catégories populaires. Guillaumin cherche des soutiens parmi eux. Mais il rencontre aussi des intellectuels qui lui signifient que l'acceptation n'est que conditionnelle, et qu'il doit rester à sa place.

La vie d'un simple : succès ou mise à l'écart ?

En 1902, fort de ses premiers succès, Émile Guillaumin, veut publier son premier roman chez un éditeur parisien. Il multiplie les contacts dans les milieux socialistes, sans aboutir à la publication tant espérée. Il décide alors de se rendre à

²³ Quelques quotidiens nationaux ou locaux, et 3 ou 4 revues littéraires.

²⁴ Frédéric Mistral, Maurice Rollinat, Eugène Le Roy, Clovis Hugues, Pierre Loti, Émile Pouillon, notamment, écrivent à Guillaumin pour le féliciter.

Paris, et cherche par tous les moyens à rencontrer Pierre-Victor Stock, patron des éditions du même nom. Cette maison d'édition présente des atouts non négligeables pour Guillaumin : ouvertement dreyfusarde, elle a publié des auteurs de gauche (Louise Michel, Jean Grave, Elisée Reclus) et n'hésite pas à prendre des risques. La rencontre, racontée par l'éditeur dans ses mémoires (Stock 1936) ne débouche sur rien, si ce n'est des échanges épistolaires : Stock reconnaît l'intérêt du manuscrit de *La vie d'un simple*, mais ne veut pas prendre le risque de la publication. Guillaumin propose alors de financer lui-même la moitié des frais d'impression (ce genre de contrat était fréquent à l'époque), et emporte la mise. Il a gagné une première bataille : il va être publié par une grande maison d'édition. Mais c'est au prix d'un sacrifice financier non négligeable.

La vie d'un simple paraît en mars 1904, et remporte rapidement un succès éditorial et critique. Les articles dans la presse et dans les revues sont nombreux. Pour expliquer ce succès, il faut évoquer l'évolution du contexte de réception. En effet, jusqu'aux années 1890, les représentations littéraires de la paysannerie oscillent entre ethnocentrisme²⁵ (chez Balzac dans *Les paysans*, paru en 1844, ou encore chez Zola, dans *La terre*, parue en 1887) et populisme (incarné notamment par George Sand). Le paysan est alors, de façon assez caricaturale, soit un rongeur avide de terres et ensauvagé, soit un bon sauvage doux et charmant évoluant dans une nature bucolique. Mais la décennie 1890, avec la crise agricole, le déclin relatif des notables ruraux, et l'arrivée de la République dans les campagnes (Agulhon 1979), arrive un contexte favorable à une redéfinition des représentations du monde rural, et spécifiquement de ses représentations littéraires. Et Émile Guillaumin, de par ses caractéristiques propres (provincial, habitant dans un village, fils de paysan, paysan lui-même) est en capacité de proposer une image nouvelle du paysan, en phase avec l'horizon d'attentes de l'époque. Il participe ainsi à une redéfinition des représentations du paysan. Dans *la Vie d'un simple*, il adopte une posture compréhensive de la vie paysanne. Décrivant par le menu les mœurs paysannes, dont il peut parfois souligner les aspects sombres, il cherche toujours à en donner l'origine, sans juger ni dénoncer. Guillaumin réalise une peinture compréhensive de la domination économique, sociale et culturelle subie par le paysan. Son récit est toujours plus proche de la description ethnographique que du jugement moral, dans une langue simple et directe.

Si la réception critique est positive, le nombre des articles ne saurait occulter le fait qu'il s'agit au fond d'un succès empoisonné. Nombre d'articles en effet insistent sur le fait que *La vie d'un simple* est une espèce de description sociologique, organisée sous forme de témoignage, et pas une œuvre littéraire. Guillaumin n'aurait fait que recueillir le récit de vie de Tiennon, le métayer. Ce serait alors une « étude complète et véridique de la vie du paysan »²⁶, mais aussi « un événement hors de la littérature » comme l'écrit Lucien Jean (*l'Ermitage*, juin 1904). On constate ici les limites des profits de l'utilisation du stigmat : en brandissant son identité de paysan, Guillaumin se condamne finalement à être non pas un écrivain

²⁵ Sur ethnocentrisme, misérabilisme et populisme, voir Grignon & Passeron 1989.

²⁶ Lettre de Descaves à Guillaumin du 22 mars 1904 (Stock 1936, 231).

mais un simple porte-parole de sa classe. Et il provoque également des réactions de rejet, certains acteurs du champ littéraire prononçant l'exclusion des non-professionnels hors du champ. Ces réactions sont particulièrement violentes lorsque Stock propose la candidature de Guillaumin au prix Goncourt. Dans *L'Aurore* (23 novembre 1904) par exemple, on dénonce le fait que Guillaumin n'est pas un écrivain professionnel, mais un « fermier à l'âge déjà avancé ».

2. Renoncer à la littérature : le repli vers une position de journaliste et d'informateur privilégié des intellectuels.

On attribue à Guillaumin l'étiquette d'« écrivain-paysan », qui fonctionne dès lors comme une sorte d'exclusion par l'hommage : il est bel et bien cantonné aux marges du champ littéraire.

Le succès en demi-teinte de *La vie d'un simple*, et surtout l'échec au prix Goncourt laissent à Guillaumin un sentiment d'inachevé. Ceci d'autant plus qu'il a beaucoup de mal à trouver des éditeurs pour ses romans suivants.

Des romans de plus en plus difficilement vendables

Près du sol est publié par *La revue de Paris* puis Calmann-Lévy (1906), mais l'accueil critique est beaucoup moins favorable. Guillaumin ne parvient pas à placer un second manuscrit chez Calmann-Lévy, et *Albert Manceau adjudant*, après les refus de *La revue socialiste* et de *L'Humanité*, sera finalement publié chez Fasquelle, grâce à l'intervention de Charles-Louis Philippe, fidèle soutien de Guillaumin. À nouveau, les critiques du roman sont mitigées. Pour *Rose et sa parisienne*, c'est à nouveau *La Revue de Paris* et Calmann-Lévy qui publient (1907), mais là encore les ventes ne sont pas au rendez-vous. Pour *Baptiste et sa femme*, les difficultés de publications sont plus lourdes : les revues amies refusent. C'est finalement *La revue hebdomadaire* qui accepte, puis l'éditeur Fasquelle (1911) grâce à l'insistance de Valéry Larbaud, écrivain de l'Allier qui entretient avec Guillaumin une correspondance amicale pendant nombre d'années. Fasquelle acceptera également le dernier roman de Guillaumin, *Le syndicat de Baugnoux* (1912), mais en tergiversant longuement tant les ventes des précédents ouvrages ont été mauvaises. La réception critique de ce dernier roman est quasi inexistante. Son ultime roman, *Les mailles du réseau*, ne trouve aucune maison d'édition, ni aucune revue. Il ne sera finalement édité qu'après la mort de Guillaumin en 1970.

On voit bien que le pari fait par Guillaumin sur l'identité de paysan est un pari aux effets non seulement à double tranchant, on l'a vu, mais aussi aux effets limités : son accession au champ littéraire est superficielle et surtout très éphémère. Il continue pourtant à s'adresser aux éditeurs et aux revues qui lui sont a priori favorables. Mais ce filon s'épuise.

La Grande Guerre va constituer une rupture qu'il sera difficile pour Guillaumin de dépasser. Après 1913, Guillaumin n'écrit plus aucun roman, faute de succès et donc d'éditeurs intéressés. Il produit par contre de nombreux articles (environ 900) pour divers journaux et revues, ainsi que des essais sur le monde rural : *Notes paysannes et villageoises* (1925), *À tous vents sur la glèbe* (1931), *Panorama de l'évolution*

paysanne (1935), *Sur l'appui du manche* (1949), *Paysans par eux-mêmes* (1953) ; et deux biographies : *François Péron, enfant du peuple* (1937), et *Charles-Louis Philippe mon ami* (1942). On relève ainsi deux grandes périodes très nettement distinctes dans la production de Guillaumin : une première où domine la fiction (poésie, nouvelle, roman), une seconde où elle est totalement absente (articles, essais, biographies). Le romanesque est radicalement abandonné après 1913. Au fond, Guillaumin renonce à la fiction et à l'identité d'écrivain, et se conforme à ce que l'on attend de lui : être le scribe de la paysannerie, et produire une description réaliste du monde rural. La trajectoire de Guillaumin s'apparente moins à une « carrière mixte » (Aron & Viala 2006, chapitre 3) qu'à une carrière en deux étapes distinctes successives.

Un repli vers la production journalistique dans la presse de gauche

Après quatre années de guerre, pendant lesquelles Émile Guillaumin est soldat, les difficultés pour publier sont encore plus importantes. Il ambitionne de fonder une revue d'éducation paysanne, mais sans argent pour ce projet, il se rabat alors sur le travail journalistique. Sa vie quotidienne se partage entre le travail agricole (il possède trois hectares et trois vaches) et le travail journalistique. Ce travail d'écriture n'est pas un plaisir mais constitue un complément nécessaire à son budget, comme il le dit à Ernest Pérochon : « je continue à me soumettre à l'esclavage journalistique, à cause des mandats de fin de mois qui me sont indispensables, hélas » (lettre du 13 novembre 1921 in Mathé 1969, 166).

Entre 1919 et 1940, Guillaumin publie plus de 900 articles, soit en moyenne un article par semaine, pendant 20 ans. Des articles ponctuels, mais dans de nombreux cas, il s'agit de collaborations régulières²⁷. Il peut s'agir de chroniques ou d'enquêtes. La quasi-totalité des articles publiés porte sur le monde rural. Guillaumin s'institue ainsi chroniqueur des campagnes, commentant, expliquant les difficultés, mais aussi les permanences et les changements dans les campagnes. Il est, au fond, là où on l'attend, et il fait ce qu'on attend de lui : rendre compte, dans des récits réalistes, des évolutions du monde rural.

A regarder de plus près les organes de presse avec lesquels travaille Guillaumin de façon régulière, on s'aperçoit qu'il s'agit exclusivement de la presse locale et de la presse de gauche²⁸. On relève par exemple que Guillaumin écrit près de 200 articles pour *Le Peuple*, le quotidien de la CGT, entre 1921 et 1938.

²⁷ Antoine Decorps a comptabilisé ces collaborations régulières : 420 articles dans *Le quotidien*, 192 dans *l'Information*, 192 dans *le Peuple*, 167 dans *les dernières nouvelles de Strasbourg*, 127 dans *le journal du centre*, 79 dans *la tribune républicaine*, 69 dans *le progrès social*, 44 dans *le petit niçois*, 34 dans *L'Effort*, 33 dans *L'Union républicaine*, 32 dans *L'Espoir* (Decorps 2022, 23).

²⁸ À partir de la liste dressée par Antoine Decorps, on peut établir que, dans la période d'après-guerre, Guillaumin écrit régulièrement dans des journaux régionaux (*Les dernières nouvelles de Strasbourg* : 167 articles de 1923 à 1939, *Le Petit Niçois* : 44 articles de 1932 à 1933, *La Tribune Républicaine*, de Saint-Étienne : 79 articles en 1929 et 1940-42, *L'Espoir*, de Saint-Étienne : 32 articles en 1944-1945, *Le Journal du Centre*, de Nevers : 127 articles de 1947 à 1951), ainsi que dans des journaux de gauche (192 articles pour *Le Peuple* de 1921 à 1938, 12 articles pour *Le Progrès civique* de 1920 à 1925, 420 articles pour *Le Quotidien* entre 1923 et 1931, 34 articles pour *l'Effort* de 1940 à 1942). Il faut ajouter, dans les contributions les plus nombreuses de Guillaumin, ses 192 articles au journal *L'Information* (journal économique), de 1917 à 1928.

Plus de 150 de ces articles sont des critiques littéraires, toujours sur des ouvrages qui prennent pour cadre ou pour objet le monde rural. Guillaumin donne son avis d'expert sur ces ouvrages, et distribue bons et mauvais points :

Quand il m'arrive de lire un roman sur la vie paysanne, j'ai plaisir à relever les naïvetés, les invraisemblances, les bourdes, qu'il recèle presque inévitablement. Ma collection est d'importance déjà. Zola (assez grand pour n'être pas diminué) y figure en bonne place, qui dans « la Terre » envoie Françoise faucher la luzerne par un après-midi pluvieux de février. Il y a aussi Monsieur Bazin, auteur fécond autant que bien-pensant, qui a connu les forts tirages. M. Bazin a mis en scène beaucoup de paysans. Il les a vus du château, bien entendu. Cependant les portraits à l'eau de rose qu'il en donne sont aussi ressemblants, somme toute, que ceux brossés par maints réalistes de deuxième zone, qui s'acharnent au noir pour faire plus vrai. (*Le Quotidien*, 24 août 1924)

Guillaumin essaie, à chaque fois que c'est possible, de publier en volume les textes parus dans divers journaux. Il en est ainsi pour *Notes paysannes et villageoises* (1925) et *A tous vents sur la glèbe* (1930). Ce dernier texte est un ouvrage destiné aux citadins pour qu'ils se fassent « une plus juste idée des réalités paysannes » (Guillaumin 1930, 8). Dans ses écrits, Guillaumin continue à marteler l'idée que les écrits sur la paysannerie sont entachés d'erreurs car les auteurs sont extérieurs au monde rural : « nul ne saurait parler équitablement des paysans s'il n'a vécu pour son compte la vie paysanne » (Guillaumin 1930, 94). Il sous-entend donc assez clairement qu'il est un des seuls à porter une parole juste.

Cette vision de l'intérieur de la paysannerie, Guillaumin va également la proposer aux intellectuels de son époque.

Garder son quant à soi, ne se fermer aucune porte

Guillaumin correspond avec un grand nombre d'intellectuels de la première moitié du 20^e siècle. S'il est plus en affinité politique avec les intellectuels de gauche, il semble clair qu'il tente de se tenir à l'écart de ce qui est trop marqué (à droite ou à gauche), souhaitant garder en toute circonstance son quant à soi, et ne se fermer aucune porte.

Il répond ainsi à diverses demandes de publications sur l'histoire du monde rural. Il participe à *l'Histoire de la III^e République* (sous la direction de Jean Héritier) publiée en 1933. Guillaumin, républicain et homme de gauche, s'inquiète des intentions des initiateurs de cette publication, clairement monarchistes, mais maintient sa contribution, bien rémunérée. Il répond également favorablement à Emmanuel Mounier qui le sollicite pour la revue *Esprit*²⁹, à Lucien Febvre qui l'interroge sur les moissons et les forges³⁰, ou encore à Charles Seignobos. Guillaumin entretient également une longue correspondance avec Albert Thomas³¹, qui le sollicite à de

²⁹ Lettre d'Emmanuel Mounier à Émile Guillaumin, 5 mai 1933, AD 47 J 328.

³⁰ Lettres de Lucien Febvre à Émile Guillaumin, AD 47 J 336.

³¹ Albert Thomas est né en 1878 à Champigny-sur Marne. Fils d'un boulanger républicain, il est normalien, agrégé d'histoire, docteur en droit. Socialiste dès sa sortie de l'École normale, il assure la chronique sociale à *L'Humanité* à partir de 1904, collabore également à *La Petite République socialiste* et crée en 1905 *La Revue syndicaliste*. Coopérateur et syndicaliste, il adhère à la SFIO dès sa création. Élu député de la Seine en 1910, il devient ministre de l'armement en 1916 puis dirige le Bureau International du Travail à partir de 1919. (cf

nombreuses reprises, pendant toute la période où il dirige le Bureau International du Travail, pour avoir son avis éclairé sur des questions rurales.

Même s'il est plus en affinités avec les intellectuels de gauche (comme Albert Thomas), Guillaumin échange avec certains intellectuels beaucoup plus loin de son univers politique. C'est le cas notamment de Daniel Halévy (cf Laurent 2000), avec qui il sera en relation de 1905 à sa mort. La trajectoire de l'auteur des *Visites aux paysans du centre* (1921) est complexe : il passe du dreyfusisme et du socialisme à la droite traditionnaliste dans les années 30. Lorsque Halévy s'éloigne du dreyfusisme, de l'éducation populaire, du mouvement ouvrier, qu'il se rapproche du monde paysan, il entre en contact avec Guillaumin. Mais les deux hommes ne voient pas du tout le monde rural de la même façon : Guillaumin souhaite l'intégration des paysans au progrès, Halévy déplore la mort de la civilisation paysanne et la fin de la « race française », et glorifie l'éternel paysan. Guillaumin est en désaccord avec cette vision, et critique ouvertement l'ouvrage d'Halévy, par exemple dans *Le Courrier de l'Allier* (9 avril 1935). Malgré ces désaccords de fond, il est reconnaissant à Halévy de le soutenir pour certaines de ses publications, par exemple lors de la réédition de *La vie d'un simple*. Guillaumin lui en est d'autant plus reconnaissant qu'à la même période les journaux de gauche ne parlent plus guère de lui, et il vit cela comme une injustice, avec beaucoup d'amertume :

je n'ai eu connaissance de rien dans les journaux de gauche. Ce n'est pas nouveau que cette presse dédaigne de soutenir les écrivains du peuple, à moins qu'ils ne soient inféodés à un clan défini – et alors prônés par les organes de ce clan. (Lettre à Louis Lanoizelée du 18 février 1935 reproduite in Mathé 1969, 204).

Au fond, on peut résumer les choses en disant que Guillaumin est un homme de gauche qui plaie à droite.

Le contexte des années 1930, avec la montée en puissance idéologique des idées traditionnalistes, ne simplifie pas la stratégie de Guillaumin. Ses contributions régulières dans la presse de gauche, qui lui assuraient un revenu fixe, disparaissent à la fin des années 1930. Mais à partir de 1940, des contributions régulières reprennent. Le contexte de valorisation du monde rural est favorable à Guillaumin, mais cette embellie ne dure pas, du fait de la pénurie de papier. Pendant les années d'Occupation, Guillaumin publie peu : celles qu'il nomme « les deux grandes revues bien-pensantes »³², *La Revue des deux mondes* et *La Revue universelle*, lui prennent deux articles. On voit qu'il ne reste à Guillaumin que des publications avec lesquelles il n'est pas en affinité idéologique. Il se borne alors à soumettre des articles en prenant bien garde de ne pas franchir certaines limites : il accepte de publier dans des revues hostiles à sa façon de voir « à condition qu'elles aient une certaine tenue, ne s'en tiennent qu'aux idées sans appeler à la haine contre les

Pennetier 1964-1997). La première lettre d'Albert Thomas à Guillaumin date du 20 décembre 1913, mais les deux hommes se connaissent déjà, sans doute se sont-ils rencontrés au début du siècle, au moment où Thomas collabore à la *Petite République Socialiste*, qui fait des articles élogieux sur Guillaumin.

³² Lettre à Louis Lanoizelée du 2 avril 1943 (Mathé 1969, 248).

personnes et (le) laissent exprimer librement (son) opinion. » (Lettre à Charles Bruneau du 20 novembre 1943 reproduite in Mathé 1969, 257)

Conclusion

Face à un champ littéraire fermé aux classes populaires, Émile Guillaumin met en œuvre une stratégie frontale d'exhibition de son stigmaté. Il brandit alors incessamment sa qualité de paysan auprès d'interlocuteurs particulièrement bien choisis, directeurs de revues et de journaux locaux d'abord, écrivains de sa région, intellectuels et directeurs de publications de gauche ensuite. Il s'attribue rapidement la légitimité à parler des paysans au nom des paysans. Mais cette revendication fonctionne comme un piège : elle le cantonne aux marges, le condamnant à une place dominée dans le champ littéraire. Les marges sont intrinsèquement inconfortables et instables. Aussi, après le succès empoisonné de *La vie d'un simple*, les romans suivants n'ont pas le succès escompté et la position marginale occupée par Guillaumin le laisse très insatisfait. Après la Grande Guerre, il se voit contraint de prendre acte de cet échec et se réoriente vers une carrière (à temps partiel) de journaliste spécialisé sur le monde rural. Il parvient alors pendant de longues années à concilier tant bien que mal son activité de paysan avec un statut de chroniqueur des campagnes et d'informateur privilégié des intellectuels de son temps.

La trajectoire d'Émile Guillaumin nous rappelle à quel point le champ littéraire est réservé aux dominants. Les dominés ne peuvent y pénétrer que temporairement, et sont bel et bien cantonnés aux marges. L'inscription de Guillaumin dans la veine régionaliste dans la première décennie du 20^e siècle a pu constituer une opportunité mais qui n'a été que passagère, et a fonctionné comme un piège, enfermant son auteur dans une catégorie et dans un style. Si sa carrière d'écrivain est avortée, il a cependant participé à une certaine redéfinition des représentations du paysan dans la littérature, et nourri nombre de travaux dans le champ des études historiques et du journalisme, contribuant ainsi à diffuser une image plus juste du monde rural de son temps.

Bibliographie

- AGULHON, Maurice. 1979. *La république au village*. Paris : Seuil.
- Aron, Paul et Viala, Alain. 2006. *Sociologie de la littérature*. Paris : PUF, Que sais-je ?
- BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre, Couty, Daniel, & Rey, Alain (ed.). 2001. *Dictionnaire des écrivains de langue française*. Paris : Larousse.
- BOURDIEU, Pierre. 1992. *Les règles de l'art*, Paris : Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. 1991. « Le champ littéraire. » *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 89, 3-46.
- CONORD, Fabien. 2018. *La terre des autres. Le métayage en France depuis 1889*. Montrouge : Editions du bourg.
- CREPIN-LEBLOND, Marcellin. 1899. « Présentation des *Dialogues bourbonnais*. » *La Quinzaine bourbonnaise* 8.
- DECORPS, Antoine. 2022. *Émile Guillaumin, journaliste. Une morale populaire et un idéal d'élévation paysanne*. Paris : L'Harmattan.
- DUBY, Georges & Wallon, Armand (ed.). 1976. *Histoire de la France rurale*.

- Paris : Seuil.
- GOFFMAN, Erving. 1975. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Minuit.
- GRIGNON, Claude & Passeron, Jean-Claude. 1989. *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil.
- GUILLAUMIN, Émile. 1899. *Dialogues bourbonnais*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1901. *Tableaux champêtres, scènes de la vie rurale en Bourbonnais à la fin du XIXe siècle*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1903. *Ma cueillette, poésies*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1904. *La vie d'un simple*. Paris : Stock.
- GUILLAUMIN, Émile. 1905. *Près du sol*. Paris : Calmann-Lévy.
- GUILLAUMIN, Émile. 1906. *Albert Manceau adjudant*. Paris : Fasquelle.
- GUILLAUMIN, Émile. 1907. *Rose et sa "parisienne"*. Paris : Calmann-Lévy.
- GUILLAUMIN, Émile. 1911. *Baptiste et sa femme*, Paris : Fasquelle.
- GUILLAUMIN, Émile. 1909. *La peine aux chaumières*. Nevers : Cahiers nivernais et du centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1912. *Au pays des ch'tis gas*. Nevers : Cahiers du centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1912. *Le syndicat de Baugignoux*. Paris : Fasquelle.
- GUILLAUMIN, Émile. 1925. *Notes paysannes et villageoises*. Paris : bibliothèque d'éducation.
- GUILLAUMIN, Émile. 1931. *A tous vents sur la glèbe*. Paris : Valois.
- GUILLAUMIN, Émile. 1935. *Panorama de l'évolution paysanne*. Paris : l'Emancipation paysanne.
- GUILLAUMIN, Émile. 1937. *François Péron, enfant du peuple*. Paris : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1942. *Charles Louis Philippe, mon ami*. Paris : Grasset.
- GUILLAUMIN, Émile. 1949. *Sur l'appui du manche, pensées au jour le jour*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1953. *Paysans par eux-mêmes*. Paris : Stock.
- GUILLAUMIN, Émile. 1970. *Les mailles du réseau*. Moulins : Les cahiers Bourbonnais.
- GUILLAUMIN, Émile. 1973. *Au vieux temps, contes et légendes*. Moulins : Les cahiers bourbonnais.
- GUILLAUMIN, Émile. 1974. *Histoires bourbonnaises*. Moulins : les cahiers Bourbonnais.
- GUILLAUMIN, Émile. 1977. *Six ans de lutte syndicale, articles de Guillaumin parus dans Le Travailleur rural (bulletin de la fédération des syndicats de cultivateurs de la région de Moulins) de 1906 à 1911*. Moulins : Cahiers Bourbonnais.
- HALEVY Daniel. 1934. *Visites aux paysans du centre*. Paris : Grasset.
- LAGRAVE, Rose-Marie. 1983. « Émile Guillaumin et la littérature paysanne. » In *Cheminements et rencontres de l'œuvre d'Émile Guillaumin*, ed. Dominique Frasson-Cochet et al., 55-77, Moulins : Comité Émile Guillaumin-Bibliothèque publique de Moulins.
- LAURENT, Sébastien. 2000. *Daniel Halévy. Du libéralisme au traditionalisme*. Paris : Grasset.
- MATHE, Roger. 1966. *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*. Paris : Nizet.
- MATHE, Roger. 1969. *119 lettres d'Émile Guillaumin, 1894-1951*. Paris : Publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Nanterre, thèses et travaux 4, Klincksieck.
- MENDRAS, Henri. 1984. *La fin des paysans*. Paris : Actes Sud.
- MOULIN, Annie. 1988. *Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours*. Paris : Seuil.
- PENNETIER, Claude et al. (ed.). 1964-1993. *Dictionnaire biographique du*

- mouvement ouvrier français*, Paris : Editions de l'Atelier.
- PONTON, Rémy. 1977. *Le champ littéraire en France, de 1865 à 1905 (recrutement des écrivains, structure des carrières et production des œuvres)*. Thèse de doctorat de 3^e cycle sous la direction de Pierre Bourdieu, Paris, EHESS.
- PROST Antoine. 1968. *Histoire de l'enseignement en France de 1800 à 1967*. Paris : Colin.
- ROCHE, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris : CNRS Editions.
- SAPIRO, Gisèle. 2014. *La sociologie de la littérature*. Paris : Repères, la Découverte.
- SAPIRO, Gisèle. 1999. *La guerre des écrivains, 1940-1953*. Paris : Fayard.
- STOCK, Pierre-Victor. 1936. *Mémoire d'un éditeur, 2^{ème} série. Henri Becque, Georges Clemenceau, Gustave Nadaud, Coquelin Cadet, Guy de Maupassant, Léon Bloy, Villiers de l'Isle-Adam, Émile Guillaumin*. Paris : Stock.
- THIESSE, Anne-Marie. 1991. *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*. Paris : PUF.
- THIESSE, Anne-Marie. 1984. *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*. Paris : Le Chemin Vert.
- TOURET, André. 1974. *Les campagnes bourbonnaises sous la III^e République*, thèse de doctorat d'histoire, Université de Clermont-Ferrand.
- VIPLE, Jean-François. 1967. *Sociologie politique de l'Allier. La vie politique et les élections sous la III^e République*. Paris : LGDJ.

Résumé

Émile Guillaumin (1873-1951) est, en France, le plus connu et le plus cité des écrivains paysans. Sa trajectoire est bel et bien exceptionnelle. Demeuré paysan sa vie durant, il tente de pénétrer un champ littéraire particulièrement fermé aux classes populaires. Pour cela, il met en œuvre une stratégie de brandissement de son stigmat social, stratégie temporairement payante, puisqu'il parvient à publier plusieurs recueils de poèmes et des romans. Mais cette stratégie rencontre vite des limites. Et après la Grande Guerre, il est contraint de se réorienter vers une activité journalistique. Il devient alors une sorte de chroniqueur spécialiste des campagnes, dans les années 1930.

Abstract

Émile Guillaumin (1873-1951) is, in France, the best known and most quoted of peasant writers. His trajectory is indeed exceptional. Having remained a peasant all his life, he tried to penetrate a literary field that was particularly closed to the working classes. For this, he implements a strategy of brandishing his social stigma, a strategy that pays off temporarily, since he manages to publish several collections of poems and novels. But this strategy quickly encounters limits. And after the Great War, he was forced to reorient himself towards a journalistic activity. He then became a kind of columnist specializing in the countryside of the 1930s.